Lettres inédites d'Auguste Gouffon (1848-1861)

Autor(en): **Morier, Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **27 (1977)**

Heft 3

PDF erstellt am: **07.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-80770

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

MISZELLEN MÉLANGES

LETTRES INÉDITES D'AUGUSTE GOUFFON (1848–1861)

Par Claude Morier

1. Préambule

Il y a eu 125 ans en 1974 que les premiers émigrés suisses arrivèrent à Knoxville (Tennessee). Cette émigration devait se poursuivre pendant quarante ans à un rythme fort actif. Les descendants des familles suisses ont récemment fêté l'événement comme il se doit, et la presse tant vaudoise qu'américaine s'est suffisamment fait l'écho des commémorations organisées à cette intention; Monsieur David Babelay, lui-même arrière-petit-fils d'émigré, qui a mis sur pied cette fête, s'est ensuite rendu en Europe pour étudier de plus près les archives et rassembler le plus de documents possible relatifs aux familles suisses établies aux U.S.A. (mais encore restées attachées à leur pays d'origine).

C'est ainsi que le Département des Manuscrits de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne a reçu de Monsieur Babelay des copies de documents inédits: qu'il nous soit permis ici de remercier notre lecteur et de lui souhaiter un travail fructueux, lequel devra fournir la matière d'un livre consacré aux familles vaudoises du XIXe siècle installées à Knoxville. Puisse notre bref article introduire le futur ouvrage, et attirer l'attention de l'historien, de l'économiste – pour ne citer qu'eux – sur l'importance de la «colonisation» helvétique – toute pacifique d'ailleurs – des terres lointaines des U.S.A. Si l'on connaît aujourd'hui, dans les grandes lignes, le rôle joué par l'immigration massive du siècle dernier en Amérique du Nord, on connaît moins l'apport spécifiquement helvétique. Une étude complète de la colonie suisse, par exemple, est encore inexistante. Peut-être que les lettres que nous présentons ici – et qui ne constituent qu'un témoignage parmi bien d'autres – fourniront à l'historien matière à une recherche systématique.

2. *Les émigrants vaudois*

François-Auguste Gouffon, dit Auguste, fils de Jean-Louis Gouffon et Marianne, née Golaz, naquit le 27 mai 1819 à Montricher (Vaud), et mourut le 16 mars 1887 à Beverly, au nord-est de Knoxville dans le Tennessee; il s'est marié le 16 juillet 1846 à Montricher avec Louise-Henriette dite Henriette, née Truan, fille de Jean-Jaques Truan et Susanne Rochat, née le 11 juin 1824 à Montricher (au lieu dit «Le Devent»), morte le 17 mars 1896 à Beverly. Auguste et Henriette Gouffon, les deux personnages essentiels de notre article, eurent huit enfants, dont sept survécurent; les dates des naissances se succèdent avec une régularité étonnante de 1847 à 1861. Auguste avait en Suisse un frère (Marc-Louis-Henri) dont les quatre enfants iront tous par la suite s'établir à Knoxville.

C'est le 25 avril 1848 que les Gouffon s'en allèrent pour l'Amérique, le 3 mai qu'ils s'embarquèrent au Havre à bord d'un bateau qui regroupait de nombreux immigrants, dont une quantité de familles vaudoises. Citons les Chavannes (Adrien et sa femme Anna Francillon, ainsi que leurs cinq enfants et leurs deux serviteurs David Guyaz et Marianne Carrard), François-Henri Sterchi (commissaire général et archiviste de l'Etat de Vaud) et sa femme Wilhelmine Giroud avec leurs deux fils. Le vaisseau aborde le 13 juin 1848 à New York.

L'année suivante (1849), trois nouvelles familles vaudoises se joignent aux compatriotes établis entre-temps à Knoxville. Il s'agit des Buffat (Pierre-François et sa femme Sylvie Tauxe ainsi que leurs quatre enfants), les Espérandieu (Frédéric et sa femme Elisa Chavannes, sœur d'Adrien Chavannes, leurs cinq enfants) et enfin les Truan (Jean-Jaques et sa fille, deux de ses fils dont l'un accompagné de sa femme et quatre enfants).

Auguste et Henriette Gouffon s'établirent dans une ferme appelée «Ebenezer» (ou «Hebenhéser» ou parfois «Ebenéser»), située au «Tazewell Pike» à environ sept miles au nord-est de Knoxville. C'est dans cette région que s'est constituée la communauté connue sous le nom de «Beverly». Leur situation dut sans doute s'améliorer rapidement, malgré le dénuement des débuts particulièrement difficiles, puisqu'une certaine aisance et un nombre relativement élevé d'enfants (même pour l'époque) capables de travailler (restés établis à Knoxville) assureront à Auguste Gouffon des jours meilleurs sans aucun doute – comme il l'affirme lui-même à son père – que ceux qu'il aurait pu connaître en Suisse.

3. *La situation des émigrants*

Il suffit de parcourir même rapidement l'énumération – d'ailleurs incomplète – des personnes (une cinquantaine environ) établies à Knoxville pour se rendre compte au premier coup d'œil que les origines sont communes, souvent les mêmes. Les émigrants se sont organisés comme ils ont pu,

ont assurément dû s'expatrier et s'entr'aider (ce dernier point est frappant à la lecture des lettres de Gouffon) au mieux; ce n'est ni la fantaisie ni l'appât du gain (il ne s'agit pas de la ruée vers l'or) qui les ont jetés dans une pareille aventure: remarquons en effet combien il leur a fallu de courage pour s'embarquer puis vivre d'interminables journées dans un état de pauvreté qui aurait démoralisé tout amateur de nouveauté. Enfin, ce n'est pas le plus négligeable, l'émigration est de type familial. Ces conditions disent assez le caractère indiscutable des pressions exercées sur nos émigrants: leur voyage est une fuite raisonnée (ainsi qu'Auguste Gouffon l'explique à son père et ses amis restés au pays, les invitant à le rejoindre). Fuite voulue, assumée pleinement sans jamais se plaindre de la dureté de leur sort ni l'intransigeance de leurs anciens compatriotes (Gouffon ne s'étend pas sur les raisons de son départ et n'exprime pas de rancœur, pourtant légitime). Rappelons quelques faits relatifs à l'histoire vaudoise et n'oublions pas de préciser que tous les émigrants que nous avons cités appartenaient à une secte de réformés protestants «dissidents», les Frères de Plymouth, connus encore sous l'étiquette de «plymouthistes». Leur religion est particulièrement vivante et le devient de plus en plus dans les difficultés qui surviennent; si leurs ennemis les accusaient, sans doute excessivement, de fanatisme, que dire des répressions violentes et persécutoires dont ils furent l'objet dans le canton de Vaud?

La révolution politique de 1845 se compliqua presque immédiatement d'une révolution religieuse: les radicaux, en effet étaient bien connus des gens d'église pour leur anti-cléricalisme volontiers virulent (Druey, par exemple), et le statut de l'Eglise officielle du canton de Vaud comportait bien des points restés en suspens depuis plus de vingt ans ... Les radicaux accusèrent les pasteurs «non-collaborateurs» d'être récalcitrants et les suspendirent même. Nous n'entrerons pas ici dans les détails, mais nous nous bornerons à souligner que les relations entre l'Eglise et l'Etat s'envenimèrent au point que seuls les pasteurs et fidèles «officiels» furent tolérés, et les autres persécutés, parfois avec l'approbation, si ce n'est la complicité, du gouvernement radical. Si l'Eglise se considéra contrainte de se séparer en partie de l'Etat (la création de l'Eglise libre date de 1847), le fond de la question ne sera pas résolu avant 1863, date de la première loi ecclésiastique qui garantit enfin à tous les fidèles et pasteurs la complète liberté des cultes. Ainsi, entre le clan des hommes forts et des opposants religieux (sectaires, «mômiers», etc.), la lutte frise parfois la guerre civile, particulièrement dans les campagnes: l'appel quelque peu démagogique du gouvernement radical (l'exécutif vaudois s'est fait accorder les pleins pouvoirs et en abusera) au civisme révolutionnaire des masses remporte un écho assez important pour inquiéter bien des chrétiens pratiquants fervents, au point de les chasser de Suisse. Les émigrants abandonnent tout, revendant au plus vite leurs fermes, maisons, etc., espérant tout reconstituer aux U.S.A. C'est le cas des Gouffon, qui partirent avec Chavannes, ancien pasteur passé au plymouthisme et reconverti en ingénieur forestier.

4. Le voyage

Un réel effort d'imagination s'impose pour se représenter aujourd'hui ce que dut être en 1848 le voyage vécu par les Gouffon ... Nos paysans vaudois n'étaient pour ainsi dire jamais sortis de leurs terres et s'étaient encore moins entraînés à combattre le mal de mer! Rendons hommage à leur courage, prenons une carte des U.S.A. et suivons l'itinéraire.

Les émigrants, partis du Devent (Montricher) le 25 avril, passés à Lausanne, Besançon, Dôle, Dijon, Sens, Paris, Le Havre, voyagent en voiture attelée puis en chemin de fer (encore fort peu développé à l'époque) et s'embarquent le 3 juin[1] pour New York. Si la traversée en voilier est relativement brève (10 jours), l'expédition se complique toutefois dès New York: huit jours d'attente, puis départ pour Charleston en bateau à vapeur; deux jours de chemins de fer, et deux encore de «carioles» pour atteindre Chattanooga. Les émigrants recherchent un endroit possible pour s'établir, passent à Wartburg, puis séjournent plusieurs mois à Morgan County (Tennessee). Enfin le but approche: Knoxville. Les Gouffon s'y fixent, en vivant d'abord chez les Chavannes; puis ils parviendront à acquérir leur propre ferme, où ils passeront le reste de leur vie, ainsi que leurs enfants.

Extraits de lettres inédites

Note liminaire

Auguste Gouffon est resté très attaché à sa famille; il considère qu'il a dû la quitter contre son gré, ce qui suffit à expliquer la fréquence et la constance des lettres envoyées à son père Louis, malgré les difficultés d'acheminement et le temps restreint dont notre paysan jouissait pour les rédiger. Les détails les plus menus abondent, qui se rapportent tantôt à la vie de famille, tantôt aux techniques variées d'agriculture, d'élevage, d'art vétérinaire, d'arboriculture, de poids et mesures comparés, ainsi que des considérations sur le pays d'accueil, sa politique, les difficultés de la Suisse d'alors. Auguste Gouffon parvenait en effet à se procurer, à Knoxville, les journaux vaudois qui devaient lui parvenir avec un retard expliquant en partie son information souvent insuffisante. Le portrait d'Auguste se dessine dans ses lettres: homme humble et pratique, homme de la terre, mais aussi chrétien fervent et honnête, respectueux à l'extrême du prochain, résigné même, non sans courage devant le sort contraire. Le contraste qu'il offre avec ce que nous savons de bien des aventuriers immigrants est frappant.

La correspondance dont nous reproduisons ci-dessous des extraits est, hélas, incomplète: seuls subsistent (conservés à Knoxville) les originaux de

---

[1] Il s'agit sans aucun doute d'une erreur de Gouffon: le «Journal» de Mme Anna Chavannes (inédit en anglais) dit: «... sailed from Havre, May 3rd, 1848 ...» (renseignement aimablement transmis par Mr Babelay). Ainsi, le voyage a duré 41 jours et non 10 jours, ce qui est nettement plus vraisemblable.

23 lettres d'Auguste à Louis Gouffon, de 1848 à avril 1861[2], le reste sans doute égaré pendant la guerre de Sécession; les réponses de Louis à Auguste sont perdues. Au total, pourtant plus d'une centaine de pages de petite écriture.

Nous ne décrirons pas ici les manuscrits (nous n'avons utilisé que des copies); nous nous contenterons de signaler certaines difficultés de lecture: écriture souvent peu lisible, orthographe incertaine, ponctuation quasi absente. Nous nous sommes évidemment cru obligé de réintroduire çà et là cette dernière pour l'intelligence du texte, tout en respectant au mieux l'orthographe originale.

Lettre datée de New-York, le 14 juin 1848

«(...) Notre traversée sur mer a été très heureuse, je vais vous en dire quelque peu. Nous avons couché sur le navire la nuit avant de partir (...) Pendant les dix premiers jours, nous avons bien avancé, mais ensuite nous avons eu des vents contraires qui nous poussoient çà et là et nous avancions très peu, car ce que nous avions fait un jour, il fallait le faire encore le jour suivant, le vent changeait tous les jours. Nous avons vu les côtes d'Angleterre, nous avons été près des glaces du Groenland, nous devions en voir, mais le vent s'est levé de ce côté et nous en a éloignés, il y faisait très froid, pendant deux matins la glace était sur le pont du vaisseau. Nous n'avons pas eu de tempête proprement dite, mais nous avons eu des vents si forts que les matelots étaient obligés de plier les voiles, et nous de nous tenir chez nous le mieux que nous pouvions, car il ne faisait beau ni au lit ni levé, et nous étions obligés de tout attacher, car tout roulait dans notre entrepont, tonneaux, batterie de cuisine, malles, chapeaux, habillements, sacs, tout était pêle-mêle, ceux qui voulaient aller çà et là tombaient par terre et étaient roulés aussi; et chacun en riait, même ceux qui vomissaient, et nous étions du nombre, car nous avons eu le mal de mer assez fort à cause des mauvais vents (...). Nous n'avions pas de bonnes provisions, tout était salé à emporter la bouche; nous avions du jambon, du saucisson, et un tonneau de beeuf salé que nous avons revendu à vil prix, des haricots et des pois que nous avons revendus en partie de même, peu de pommes de terre, peu de farine, peu de riz, quelques œufs, du pain, pour les premiers jours, des biscuits (les ¾ de trop), de l'huile d'olive, du vinaigre, du café, du chocolat, du thé, du sucre, du fromage et du vin, mais Henriette et moi n'en avons pu boire que quand il a manqué. Nous pouvions peu manger, à cause que nous ne pouvions pas supporter ce salé; je m'en vais vous donner quelques conseils à ceux qui voudront venir, si toutefois il en vient, car c'est nous qui faisons l'apprentissage. Pour aller à l'entrepont

[2] (Jean) Louis Gouffon, père d'Auguste, meurt le 30 octobre 1861.

quand je voudrais faire le voyage, j'enverrais par le roulage dans l'entrepont et garni de foin, du lard, peu de jambons et de saucissons, beaucoup de fruits secs si on en a, mais si on en n'a pas, il faut les acheter au Hâvre. J'achèterais au Hâvre beaucoup de pommes de terre si c'est la saison, autrement il faudrait les remplacer par quelque chose qui ne fût pas salé, et dont je vais en faire le détail, tout en disant d'en faire une bonne provision, avec les pommes de terre, de la farine, des gruaux, du simola, du riz, des fidés ou vermicelles, du fruit vert si c'est la saison; il faut aussi des provisions consistant en café, comme il est dit plus haut, du vin; il faut aussi une batterie de cuisine, mais il faut la marmite en fer battu, et non en fer blanc, car il se dessoude, il faut aussi une poèle à court manche, un bidon qui tienne autant de pots d'eau que de personnes l'on est, etc. Il faut des provisions de manière que les repas soient vite cuits et pas échauffants, il faut aussi une bonne provision de gauffres, afin que, quand on a le mal de mer, ou de fort orages, qu'on ne peut pas cuire, on ait quelque chose à manger; nous en avons souvent désiré, il faut les faire chez soi et les amener en venant dans une caisse; pour les effets que l'on envoie par roulage, il faut faire de bonnes caisses à deux serrures et bien ferrées, mais pas de cadenas; il faut que j'en achète pour aller plus loin, car les ballots ne peuvent pas aller du tout, ils sont visités ici et comme l'on est toujours pressé dans ces occasions, et qu'il faut les recoudre, l'on est assez embarrassé. La visite n'est que pour la forme, et le linge s'y gâte. Il faut aussi ne pas être plus de 4 à 5 pour la cuisine, autrement il faut se diviser pour cuire en achetant deux marmites, et alors vous faites deux plats au lieu d'un. Il faut aussi toujours avoir du cuit, car suivant les temps qu'il fait on a de la peine à cuire[3]. Il y a deux cuisines sur le pont faites en carrons. Où l'on pend 4 à 5 marmites à la fois (...). Nous étions environ 290 passagers presque tous Allemands[4]. Il est mort 3 personnes, un homme français qui a eu une pleurésie, une femme hollandaise – je ne sais ce qu'elle a eu – un enfant de 18 mois qui a eu la petite vérole. Notre capitaine était très bon, il avait soin des malades, il leur portait lui-même des médicaments qu'il jugeait être nécessaires; il connaît un peu la médecine. Le garçon de Polliez-le-Grand dont j'ai vu la mère chez monsieur Chavannes est seulement débarqué hier

---

[3] A cette époque les bateaux de passagers (les «vaisseaux») effectuaient – à la voile – la traversée de l'Atlantique dans des conditions assez pénibles pour les voyageurs: signalons notamment l'absence de cuisine de bord (les passagers doivent pourvoir eux-mêmes à leurs besoins alimentaires), l'aménagement quasi inexistant de cabines dans les bateaux, l'absence encore plus dangereuse de médecin de bord (ce dernier rôle est parfois tenu par le capitaine, comme ce fut le cas pour le vaisseau des Gouffon); notons, à ce sujet, que Henriette Gouffon se trouvait alors dans un état de grossesse fort avancé ...

[4] Les lettres d'Auguste Gouffon font fréquemment allusion aux immigrants allemands. Le nombre des arrivants allemands et hollandais est en effet considérable, et les traces de leur passage nombreuses (qu'on se réfère par exemple aux noms de lieux ou de familles aujourd'hui établies).

aussi après 69 jours de traversée; ils ont été jettés sur les côtes d'Irlande. Leur vaisseau n'était pas bon, il faisait eau, et passagers et matelots ont à jamais bèni. C'est un garçon gros et bien portant, il me ressemble mieux dû être employés aux pompes. Le capitaine battait les matelots et les passagers. Très chers parents, il faut que je change de langage, car j'ai quitté la plume hier pour la reprendre aujourd'hui 15 juin, mais je n'ose vous dire pourquoi: Henriette vient d'accoucher[5] par la grâce de Dieu, qu'il en soit que la petite; (c'est à 5 heures du matin) elle a accouché très heureusement et a pris mal hier matin (...).

Nous étions 12 vaudois pour faire le passage sur le vaisseau, et nous avions nos provisions en commun. Il y avait trois Messieurs Gaudin de Lausanne, un Chevallier, un Landry de Cossonay, un Wettch de Morges et la domestique de M. Sterchi et sa fille, Guyaz et nous deux, la petite par-dessus, nous étions 8 de trop pour la cuisine (...).»

Lettre du 9 juillet 1848, de Wartburg

«(...) Vous êtes peut-être bien inquiets à notre sujet de ce que je vous dis sur ma lettre du 14 juin, que nous avons deux enfants qui ne savent pas marcher. Hélas, chers parents, soyez encore sans inquiétude, car Notre père, qui a assigné à chacun sa tâche, nous a déchargés d'une partie de la nôtre, en retirant près de lui notre petit enfant (...). Il est mort le 18 juin à une heure du matin, il n'a pas beaucoup souffert; la nuit qui a précédé sa mort, il a pris le sein, et il a été très bien allaité mais quand le jour est venu il a commencé à se plaindre, mais sans pleurer, et quand il ne se plaignait pas il dormait, et on n'aurait pas dit qu'il fût malade, mais il ne voulait rien prendre; et c'est ainsi qu'il a été jusqu'à sa mort (...). C'est la domestique de M. Chavannes qui a été sa bonne pendant sa vie, que le Seigneur la bénisse. Elle est fille de Jean-Pierre Carrard de Polliez-Pittet et s'appelle Marianne. C'est encore M. Chavannes qui a tout fait pour l'ensevelissement, je ne me suis mêlé de rien, il est allé vers le docteur qui l'a reçu, pour le venir visiter, et la visite n'a rien coûté à cause que c'est lui qui l'avait reçu, il a donné le certificat, et a donné les directions nécessaires, puis M. Chavannes est allé avec le certificat vers les personnes préposées pour cela, et est revenu vers midi en me disant que tout était arrangé, et qu'on l'ensevelirait à deux heures le même jour, et que si je voulais l'accompagner ou non je ferais comme je voudrais, qu'on ne suivait point de forme à cet égard à New York; et comme je n'avais pas le temps de me préparer pour l'accompagner, et que je ne connaissais pas l'usage, ne savais pas la langue pour acheter ce qu'il fallait pour le deuil, et qu'il me fallait déjà payer 6 dollars pour les frais d'ensevelissement, après en avoir parlé avec

[5] Le jeune Gouffon, né dans des conditions dures et des privations alimentaires graves ne devait pas survivre plus de trois jours. Ses parents n'eurent pas le temps de le baptiser, et son père ne pourra pas même assister aux obsèques (cf. lettre du 9 juillet 1848).

Henriette, nous avons décidé que je ne l'accompagnerais pas. A deux heures, la voiture est venue, attelée de deux cheveaux blancs et un monsieur est monté avec le cercueil qui n'était pas noir, mais brun garni en blanc en dedans, avec un voile sur la figure; il a arrangé le petit dedans bien soigneusement et l'a porté dans la voiture pour le mener à sa dernière demeure jusqu'au jour où le Seigneur l'en rappellera. Chers parents, ne me blâmez pas, si je ne l'ai pas accompagné, car nos cœurs l'ont suivi plus loin que le tombeau et sont encore souvent émus à la pensée de ce cher enfant (...).

(Pour l'argent que j'ai laissé chez vous) je vous dirai que M. Chavannes à très bien retiré le sien, et que, si vous aviez la bonté de m'en envoyer, vous irez chez monsieur Marcel à Lausanne avant de porter l'argent et lui demandant du papier sur la maison Mayor à New-York, l'expédier à Auguste Gouffon sous l'adresse de Messieurs L. et E. Décoppet, Wallstreet 60, New-York. C'est à cet adresse que M. Chavannes fait envoyer le papier qu'il a à retirer.

Je vais vous dire encore quelques mots sur notre voyage pendant le temps que nous sommes restés à Lausanne. J'ai fait faire une lampe à esprit de vin pour faire la soupe à la petite ou lui échauffer du lait; nous nous en sommes servis tout du long, elle nous a fait extrêmement plaisir; sans ça je ne sais pas ce que nous aurions fait; elle a coûté 30 batz; 3 bouteilles en zinc, pour mettre du lait, de l'eau et de l'esprit de vin, elles ont coûté 6 batz pièce; un pot encore en zinc pour la petite, 15 batz, une lanterne de poche 14 batz, et des bougies, du sucre, et du chocolat (on peut en passer une livre par personne). Nous avons été séparé l'un de l'autre jusqu'à Orbe, comme nous avions pris des places de rotonde et que les diligences vaudoises n'en ont pas, j'ai eu ma place sur la banquette et on a mis Henriette dans le coupé (c'est la meilleure place) (...). A Jougne, nous avons eu la joie de voir nos chers parents de Vallorbe et mon beau-frère du Devent, ce qui nous a fait bien plaisir (...). Quand nous avons eu passé la douane, et mangé, nous sommes repartis et sommes arrivés le soir à Besançon où nous avons couché et sommes repartis à 6 heures du matin avec la diligence française, et nous avons eu nos places de rotonde (compartiment de derrière); nous avons voyagé encore 2 jours et 2 nuits et sommes arrivés à Paris le lundi matin à 3½ heures; nous arrêtions toujours deux fois par jour pour prendre quelque chose (...).

Nous sommes partis de Paris à 9 heures par le chemin de fer, et sommes arrivés au Hâvre à 2 heurs l'après-midi, nous avons fait 60 lieues en 5 heurs; c'est en chemin de fer qu'il fait le meilleur voyager, je m'y plais beaucoup. Je vais vous dire ce que nous avons payé par place pour notre voyage, et ce sera en francs de France: de Lausanne à Paris 57, place de rotonde, de Paris au Hâvre 25 (si nous avions attendu le convoi de 11 heures il ne nous en aurait coûté que 20). M. Chavannes voulait que je l'attende pour épargner deux écus, mais je n'ai pas voulu), sur mer il en a coûté 65 pour le passage, 68 pour les provisions, 55 pour la petite, c'est la

seule fois qu'on m'a fait payer pour elle; nous avons payé 5 de plus que le prix ordinaire sur le vaisseau parce qu'on avait fait une paroi pour nous; nous étions 26 personnes dans l'endroit où nous étions, nous avions des rideaux devant nos lits et couchions deux par lit, dans le grand compartiment, ils couchaient 4; nous avions le meilleur bout de l'entrepont. J'ai oublié de dire sur ma précédente lettre qu'il faut prendre une provision de tilleul, mauve, thé de Suisse, camomille, etc. Notre capitaine a donné un conseil à M. Chavannes pour ceux qui viendraient après nous, et il l'a écrit à M. Buffat, régent à Aigle, qui doit venir au mois d'août, en lui disant à qui s'adresser au Hâvre pour cela, le voici: il y a des capitaines qui ne prennent pas de passagers de cabine, n'ont pas de maîtres d'hôtel, seulement un cuisinier pour l'équipage; on peut s'arranger avec le capitaine pour être logé dans les cabines, on fournit ses vivres et on les cuit soi-même ou on s'arrange avec le cuisinier pour les cuire, il en coûte plus qu'à l'entrepont, mais l'on est beaucoup mieux.

Je vous avais dit dans ma précédente lettre que d'abord que Henriette serait rétablie, nous irions habiter au village aux environs de New-York, mais M. Chavannes s'est décidé autrement et nous sommes partis de New-York le 24 juin. Henriette était très bien rétablie; nous avons pris le bateau à vapeur et sommes venus à Charleston en 60 heures; nous étions à l'entrepont, il nous a coûté 8 dollars par place, le dollar vaut 36 batz. Nous avons pris le chemin de fer et avons continué notre route du côté du Tenesse. Il fait beaucoup meilleur voyager sur les chemins de fer américains que sur ceux de France; nous n'avons payé que moitié prix sur les chemins de fer parce que nous avions des lettres de deux messieurs de New-York qui ont des possessions dans le Tenesse et qui ont fait accord avec la direction du chemin de fer pour que les immigrants qui vont là ne payent que moitié prix; nous avons parcouru un immense pays presque tout en forêts; l'Amérique est un pays neuf et a besoin de bras pour le travailler. Je le trouve très beau et je voudrais bien que mon père y soit avec nous, lui qui aime tant la solitude. On voit qu'on est dans un autre pays, tout est tranquille, on n'entend ni bruit ni chicane, ni cris, chacun y parle à voix basse et avec douceur même à leurs esclaves, les hommes et les femmes vont à cheval; cependant, il y a certains moments qu'il me semble que je suis encore dans le pays de ma jeunesse, souvent sur notre route il y avait des troupeaux de vaches qui paissaient, l'une avait quelquefois une sonnette, et il me semblait alors que j'étais dans nos montagnes, les vaches et les porcs y fourmillent. Cependant, ce n'est qu'avec peine qu'on peut se procurer un peu de lait, ils ne traient leurs vaches que quand ils en ont besoin et pour faire du beurre (...). Les maisons sont éparses çà et là, elles sont en bois et ressemblent beaucoup à nos chalets, elles sont ombragées en grande partie et l'on voit vers les maisons des vaches qui ruminent, des porcs, des moutons, des cheveaux, des poules, des oies, tout pêle-mêle, les gens passent au milieu sans qu'elles ne s'effraient, ni qu'elles fassent aucun mal. Vers quantité

de maisons, il y a un gros chien dogue, mais les chiens comme les autres bêtes sont doux, jamais ils n'aboyent en vous voyant, au contraire, si on leur fait la moindre caresse, ils la rendent tout comme à leurs maîtres. La nourriture est fort chère dans les auberges à New-York; que nous prenions des rations, il m'en coûtait un dollar par jour sans compter la chambre; j'ai dû faire blanchir deux fois le linge à la petite et celui de Henriette, j'ai payé trois dollars, le linge ne vallait pas davantage; plus loin, la nourriture est toujours plus chère, quand nous nous arrêtions et que nous allions prendre un repas dans une auberge, c'était un ½ dollar par personne. Nous étions obligés d'y aller à cause de la petite; les aubergistes profitent des voyageurs. Ce n'est plus le même genre de nourriture que chez nous dans les auberges. Ils font le pain à tous les repas et le mangent chaud. Les Américains sont tout étonnés de ce que nous prenons du pain froid, ils ne l'aiment pas. (...) Nous sommes maintenant à Chatanooga où nous attendons le bateau à vapeur pour remonter le Tenesse jusqu'à Kingston; nous avons attendu 4 jours, mais l'aubergiste a été très raisonnable et ne nous a pas fait trop payer. Enfin le bateau est venu et nous partons (nous sommes maintenant à Wartburg, j'ai profité du temps que nous étions à Chatanouga pour commencer ma lettre). Nous avons remonté le fleuve du Tenesse depuis Chatanouga jusqu'à Kingston en un jour et 2 nuits; nous allions lentement, l'eau était basse et nous avons touché deux à trois fois le sable avec la roue qui se trouve derrière le bateau. Nous avions pris nos places encore à *l'entrepont*, mais le bateau étant fait tout différemment que ceux que nous avions vu jusqu'alors, l'entrepont n'était pas logeable; alors je suis allé vers M. Chavannes lui conter nos misères, en lui disant que je voudrais bien que ma femme et la petite soient en haut (...).

Nous avons débarqué à Kingston et sommes repartis le même jour pour Wartburg. J'allais à pied avec Guyaz, un Gaudin de Lausanne, Landry de Cossonay, et un Allemand. Henriette, la petite et la famille Chavannes en voiture. Nous sommes arrivés ici le 8 juillet. M. Chavannes a cherché un logement pour sa famille et pour nous, et nous demeurons tous à la même maison. Pendant qu'il ira faire ses courses d'exploration, nous ferons chacun notre ménage, ce sera meilleur marché qu'à l'auberge (...).

Ecrivez nous au plus vite afin que nous ayons la joie de vos nouvelles, et si vous désirez avoir d'autres détails que ceux que je vous ai faits, dites-le moi, écrivez-nous tous. (Vous adresserez à Mr Ate Gn at WARTBURG MORGAN cty, EAST Tennessee, North America). Vous aurez la bonté de prendre des informations; peut-être qu'il vous faudra affranchir jusqu'au Hâvre, moi, il me faut affranchir jusqu'à New-York[6].

Ate Gouffon»

---

[6] Rappelons que les lettres n'étaient alors pas affranchies par avance, le timbre-poste inexistant; en principe, le destinataire devait payer tout ou partie de l'affranchissement lors de la réception, laquelle n'allait pas toujours sans peine (A. Gouffon cite à plusieurs reprises telle ou telle lettre perdue). Les recommandations de Gouffon à ce sujet ne sont donc pas superflues ...

Lettre du 29 décembre 1848, «la Prairie», près Knoxville

(...) «Très cher Père, vous me dites que, quand je serai établi, je vous fasse tous les détails possibles, afin de voir si vous pouvez venir nous joindre. (...) J'en ai vu quelques-uns [des domaines] dont je vais vous parler, il y en a un qui joint celui de Mr Chnes[7] de la contenance de 118 acres; on l'estime 1000 dollars, un ruisseau passe au milieu et je crois qu'on pourrait y établir quelque usine, la maison est passable, mais le terrain est montagneux et n'est pas très bon, environ 30 acres sont défrichés et je ne crois pas qu'on puisse défricher la moitié du domaine; il y a une très bonne source d'eau. J'en ai vu un autre à un mille (sic) environ de Mr Chnes de 100 acres, dont 35 sont défrichés, le terrain n'y est pas mauvais sauf une partie qui est rocailleuse, mais on pourrait faire de la chaux, et tirer parti du bois, elle se vend de 10 à 12 sous le bouchel. Il y a une petite source d'eau qui est indivise avec un autre propriétaire, si elle appartenait toute à cette ferme, on pourrait faire une fontaine près de la maison – celle-ci est passable, on l'estime 800 dollars. Une autre qui joint celle que Mr Sterchi a achetée, de la contenance de 200 acres, il y a du bon et du mauvais terrain, abondance d'eau, mais la maison ne vaut rien, excepté la cheminée qui est en carrons et qui est double, c'est-à-dire qu'elle a un feu de chaque côté, on l'estime à 800 dollars, elle a beaucoup de défriché. Encore près de Mr Chnes un monsieur désire vendre du terrain avec une maison qui n'est pas achevée, il en vendrait de 50 à 200 acres; nous le sommes allés voir, nous n'avons pas vu le propriétaire, mais nous avons vu le terrain, je n'en sais pas le prix et je ne veux pas même chercher à le savoir car le terrain est mauvais; toutes ces fermes sont occupées par des fermiers et ont plus ou moins besoin d'être exploitées par des mains propriétaires. Mr Sterchi vient d'acheter un grand domaine et y est entré le 20 courant, il m'a offert de m'en revendre et m'a engagé à aller le trouver afin de regarder si je veux l'acheter de lui, car il en a trop pour lui et il m'a témoigné qu'il voudrait m'avoir pour voisin; je lui en sais bon gré et je veux y aller, mais comme je vous ai dit que je ne veux rien acheté que vous ne m'ayez répondu, et je voudrais acheter près de Mr Chnes, il est à environ deux lieues de distance, ce n'est pas grand chose pour être en Amérique. J'ai un grand désir et même un besoin de m'établir près de lui, non pas seulement pour les services qu'il peut me faire, mais pour mon âme, et c'est pour cela principalement que je suis venu en A*que*[8], et si j'achète trop loin, et que je ne puisse pas avoir la communion de mes frères, autant vaudrait être resté en Suisse, j'aurais au moins le plaisir de vous voir. Mr Ch*nes* tient aussi beaucoup à moi, et désire que je m'établisse près de

---

[7] Auguste Gouffon utilise volontiers des abréviations quelques peu fantaisistes d'ailleurs (comme son orthographe en général, cas assez fréquent à cette époque). Ainsi Mr Ch*nes* désigne Monsieur Chavannes, W*g* Wartburg, S*chi* Sterchi, etc.

[8] Cf. note 7. Pour Gouffon, l'Amérique désigne (comme pour les habitants eux-mêmes) les U.S.A.

lui, non pas qu'il ait rien à gagner avec moi, comme vous pouvez bien le croire, mais j'ai tout à gagner avec lui. (...)

Mr Ch*nes* a donné l'adresse de mes beaux-frères Truan et Jaquet à M*rs* Mayor, Docteur à L*ne*, Espérandieu Ministre[9] démissionnaire et beau-frère de Mr Chavannes, et Mr Five, qui veulent venir au printemps, et leur conseille d'amener leurs domestiques, afin de ne pas être obligé d'acheter des noirs, car on ne trouve pas de domestiques par ici. (...)

Je vais vous parler un peu du pays, nous nous y plaisons bien, et nous ne voudrions pas pour une grande somme d'argent nous rentourner, à moins que notre père ne nous y appelle, nous nous y plairions bien mieux si nous pouvions partager la liberté dont nous jouissons et la douceur que nous trouvons à nous réunir autour de la parole de notre Père, sans crainte de voir tomber les vitres des fenêtres ou d'être poursuivis en nous rentournant[10]. Je vous ai déjà fait quelques détails sur Knoxville dans ma présédente lettre datée du mois d'octobre, et je vous dirai encore que le chemin de fer de Charlestown viendra aboutir dans quatre ans, ce qui sera un débouché de plus, car les bateaux à vapeur sur le Ténessé y viennent déjà; en été, ils ne sont pas très réguliers à cause que souvent l'eau est basse. Le terrain y est en général bon, il y a de belles vallées, l'air y est pur, car nous sommes dans les montagnes. Pendant le mois de novembre, les nuits ont été froides, et il gelait assez fort pendant la nuit, mais dès que le soleil était levé, tout cela disparaissait, et pendant le jour, il faisait comme chez nous en automne. Le mois de décembre a été bien doux, et en se levant, on pouvait rester dehors sans habit et tête nue. C'est aujourd'hui Noël, le vent court et il pleut, le temps se rafraîchit un peu. Les productions du pays sont: le maïs, qu'on récolte en automne, et on peut le laisser jusqu'au mois de février, en ayant soin de rammasser les épis qui tombent par l'orage, on le cueille et l'amène en tas vers la maison; quand il est amené, on invite ses voisins pour le dépouiller de ses feuilles, ce qui est une joie pour eux. Quand le tas est à peu près fini, on le sépare en deux au moyen d'une perche, on établit 2 capitaines qui partagent le monde en deux camps, et alors c'est à ceux qui ont le plus vite fait; le capitaine qui a gagné est porté par deux hommes avec des cris de joie. J'ai été chez un voisin de Mr Ch*nes* à un Choking, c'est ainsi que cela s'appelle, j'ai été de ceux qui ont perdu. Chez Mr Ch*nes*, j'ai été des gagnants. Il y en a eu environ 1000 bouchels, et il n'y avait pas toute la récolte. Il s'en est vendu à la ville cet automne 18 sous le bouchel, c'est le plus bas prix; il

---

[9] Il s'agit évidemment d'un pasteur vaudois opposé au nouveau gouvernement issu de la révolution radicale de 1845, et qui a préféré, comme beaucoup de fidèles, s'expatrier pour sauvegarder ses convictions religieuses.

[10] Les opposants (tant fidèles que pasteurs) à la nouvelle Eglise réformée vaudoise, souvent désignés globalement du terme péjoratif de «mômiers» furent fréquemment l'objet de brimades, parfois de brutalités, voire de violences armées allant jusqu'aux crimes fanatiques; les cas cités dans la lettre de Gouffon se sont bien produits. (Cf. p. ex. le récit coloré et naïf d'A. Besson in «Au pied du Mont-Tendre», Lausanne, La Concorde, 1938).

est plus cher au printemps, c'est le moment qu'il est exporté dans d'autres états.

Le froment est aussi cultivé ici, pour le battre, on le foule à la grange avec les cheveaux et les bœufs, il se vend ordinairement 50 sous le bouchel. L'avoine ne se bat pas, mais on la coupe avec un hache-paille, pour les cheveaux – je n'en sais pas le prix. Les pommes de terre, elles, se vendaient 25 sous le bouchel, les patates – autre espèce de pomme de terre – le même prix; le coton, chacun en cultive au moins pour son usage, le lin de même. Le tabac, Mr Ch*nes* m'a dit qu'il voulait en planter pour vous. Le riz vient dans les endroits humides; un fermiers des environs en a eu 8 bouchels dans un très petit coin et l'a vendu 6 sous la livre en ville. Il y a aussi des pois, des courges, des melons, tout cela croît dans les champs parmi le maïs ainsi que les haricots. Il y a aussi les choux et les raves, très peu d'autres choses. Pour la jardin les Américains en usent très peu, du moins ici. Les arbres fruitiers sont le pommier, le pêché, il y a peu de poiriers, peu de cerisiers. Les noyers, les forêts en sont remplies, mais la coque est très dure et le noyau petit. La vigne croît aussi dans les forêts, et on dit que quand elle est cultivée, elle est très productive; en un mot, tout ce qui vient chez vous vient ici, et beaucoup d'autres choses qui n'ont pas été encore introduites. Nous avons complété un peu notre batterie de cuisine (...).

Le Gouvernement n'a aucun privilège, chacun peut pêcher, chasser, sauf le dimanche, il y a de 5 à 15 dollars d'amende pour ceux qui chasseraient ce jour-là. Il y a six pauvres dans le Comté de Knox où nous sommes, qui sont assistés par la Cour de Justice, mais c'est des incurables. Il n'y a point de mendiants. Depuis que les journaux ont annoncé que le chemin de fer aboutirait à Knoxville, le terrain semble hausser de prix, et nous ne serions pas étonnés si dans dix ans il avait doublé de prix. Knoxville prend un certain essor par l'arrivée de ces messieurs, on parle d'y établir un marché, car tous les jours les Américains viennent vendre ou échanger leurs productions dans les magasins. Les M*rs* de la ville parlent aussi d'établir une caisse d'épargne où les arrivants pourraient placer leur argent en attendant d'avoir acheté, et ils voudraient en donner la direction à nos m*rs* Vaudois afin d'inspirer plus de confiance; ils parlent aussi d'établir une verrerie, et voudraient avoir des Suisses, qu'ils feraient venir à leurs frais, tout cela se réalisera-t-il, je n'en sais rien. Plusieurs personnes se font sur l'Amérique des idées toutes différentes de ce qu'elle est et croient qu'on y manque de tout et qu'on est exposé à beaucoup de dangers surtout de la part des bêtes féroces, mais qu'ils se rassurent: depuis que j'y suis, je n'en ai pas vu une seule, pas même un renard, je n'ai vu personne qui se mît en garde contre eux ni dans les fermes ni en voyage, les moutons, les cochons, les oyes sont toute l'année dehors, et les propriétaires ne paraissent pas s'en inquiéter à cet égard. Il y a des lapins, les écureuils, des perdrix, des tourterelles à quelques lieues de nous, il y a aussi des daims et des dindons sauvages, mais ces bêtes-là, on les cherche au lieu de les fuir.

Il est vrai que c'est un pays neuf, car les fils de ceux qui ont fait la guerre contre les Indiens sont encore vivants, et il existe encore des restes d'arbres brûlés par ceux-ci.

Quand à l'égard des privations, je vous dirai qu'ici on peut avec de l'argent se procurer toutes les choses nécessaires à la vie. On peut vendre ou échanger à la ville toutes les productions d'une ferme. Il y a une grande quantité de magasins, et chaque magasin a de tout[11], depuis la soye et le drap jusqu'au lard et la batterie de cuisine et services de table, outils de campagne. On paye la livre de café ordinaire 10 sous, le sucre roux autant, le savon 10 à 12 sous, le sel 2 sous, et il n'est pas exploité par le gouvernement, le lard 5 sous, la graisse molle 10 sous, le jambon de 4 à 5 sous, la viande fraîche à la boucherie 2 à 3 sous, la farine de froment 2 sous, le beurre Mr Ch*nes* le vend 12½ sous, le fromage est très cher, on ne le fabrique pas ici, quoique je pense qu'on puisse très bien le fabriquer; c'est une friandise pour les Américains, qui le mangent tout seul. Mr Ch*nes* voulait en faire, mais il n'a point trouvé de caillets de veaux.

La livre pesant est plus petite que la vaudoise. Le bouchel contient environ 2½ carterons vaudois, le galon environ trois pots, on compte trois mille pour une lieue; je crois vous avoir dit que l'acre était plus grand que la pose vaudoise, mais il est un peu plus petit. (...)

J'ai oublié de vous dire que nous comptons trois sous pour un batz. (...)

Si vous venez, quelques-uns d'entre vous, vous aurez un moins grand voyage à faire que nous, je crois que le chemin de fer sera fini entre Dalten et Chatanuga (j'écris la prononciation)[12]; quand nous sommes venus, il n'y avait plus rien à faire que de poser les rails qui étaient sur place, j'ai fait cette route à pied, vous le savez déjà (si le chemin de fer n'est pas fini). Les femmes et les enfants ne peuvent pas aller à pied. Il vaut mieux payer un voiturier, car il y a des rivières à passer et un arbre jetté dessus pour le pont, même il y en a qui n'en ont point, et nous passions sur le char de bagages où sur les cheveaux; les hommes faibles devront aussi monter en voiture, vous n'aurez pas encore besoin de faire 7 lieues de Kingston à Wartburg à pied ou en voiture, et encore environ 18 lieues de la même manière de ce dernier lieu pour revenir ici car le Ténessé vous conduira directement, et les transports par voiture sont chers. Vous direz à Christ Rainen que, s'il vient,

---

[11] Ce sont sans doute les ancêtres des «drug-stores» d'aujourd'hui.

[12] Nous avons déjà noté au passage que l'orthographe d'A. Gouffon est facilement fantaisiste; il convient de ne pas oublier que l'auteur des lettres n'a guère eu l'occasion d'apprendre vraiment la langue française et n'avait nulle intention de faire œuvre littéraire. On oubliera donc les limites du vocabulaire, la pauvreté du style, la quasi inexistence de la ponctuation. Et cependant Gouffon n'a pas craint, au cours de son voyage déjà, de songer sérieusement à apprendre l'anglais, ce qui est assurément aussi méritoire qu'utile. La difficulté était en réalité plus grande que celle qu'on peut rencontrer aujourd'hui dans semblable entreprise: Gouffon doit faire venir à grands frais d'Europe un dictionnaire – article apparemment introuvable sur place – en même temps qu'il s'efforce d'acquérir, par ses propres moyens, une connaissance suffisante de la prononciation anglaise.

je ne lui conseille pas d'aller à Wartburg. Outre qu'il n'y a pas de débouchés pour les denrées et que le terrain n'y est pas bien bon excepté quelques coins, mais qui ne sont pas à vendre; les habitants nous ont déplu, et ont été une des causes pourquoi nous nous sommes rentournés; qu'il se garde, et tous ceux qui viendront, de Mr Schoultz à New-York, qui est un agent de la compagnie qui a ce terrain à vendre à W*g*.[13]. Il est de Leipsik en Allemagne, de mauvais bruits circulent sur son compte, et les émigrants qu'il tient entre ses mains ne s'en sortent pas qu'avec les larmes aux yeux. On dit qu'il tire un dollar par personne qu'il fait passer par telle route, il en est arrivé à W*g* quand nous y étions qui sont restés six semaines depuis New-York, nous environ 15 jours, et nous avons été arrêtés quatre jours à Chatanuga, en attendant le bateau à vapeur. C'est lui qui a écrit ce beau traité sur W*g* pour engager les émigrants à y aller, et qui est à peu près tout de mensonges.

Il faut prendre garde aussi à New-York en débarquant à des individus qui viennent tâcher de savoir où on va, ce qu'on veut faire, et vous disent qu'ils ont du terrain à vendre, ou qu'ils sont établis par le gouvernement pour le vendre, il y en a même qui ont une médaille. Si l'on veut chercher une place, ils vous disent qu'ils vous mèneront chez un patron qui procurent des places, vous mènent dans une auberge à eux connue, dont l'aubergiste est d'accord, il promet tous les jours que la place est prête, puis, quand l'argent manque, il vous dit qu'il n'en peut point trouver, et vous donne congé. Il y a des cheretiers, vous conviendrez du prix avec eux, pour mener vos malles à l'hôtel où vous voulez loger ou ailleurs, et les surveillerez, au reste ce que Dieu garde est bien gardé, car je n'ai pas toujours pu surveiller les nôtres de près, et cependant rien ne nous a manqué. (...)»

Lettre du 23 juillet 1849, de Knoxville

«(...) Nos parents[14] sont enfin arrivés (...) tous en bonne santé, ils sont arrivée le 4 courant avec les familles Espérandieu, Buffat, une demoiselle anglaise, et un nommé Tuillard de Froideville près Lausanne, un Chollet de ce dernier lieu, et Melle Sterchi avec son neveu, le fils de Mr Keller, et des domestiques hommes et femmes que je ne connais pas encore tous par leurs noms. Ils sont tous en bonne santé à part quelques indispositions et la fatigue du voyage. Le lendemain de l'arrivée de nos parents, nous avons commencé à visiter des fermes que je connaissais à vendre, et après avoir tout vu, nous en avons acheté une à 6 ou 7 milles de Knoxville, et à trois

---

[13] Cf. note 7.

[14] Il s'agit de son beau-frère Pierre-*Louis* Truan (né le 28 novembre 1815 à Vallorbe, mort le 27 septembre 1861 à Knoxville), et de sa femme *Louise*-Sophie Rochat (née le 14 juin 1820 dans la Vallée de Joux, morte le 13 avril 1865 à Knoxville).

milles de Mr Ch*nes*, elle a de 340 à 350 acres, de 75 à 100 cultivés. (...) La terre est toujours en voie de hausse à cause du chemin de fer qui aboutira à Knoxville venant depuis Charleston, ce qui sera une voie de plus pour l'exportation des denrées, et aussi pour les marchandises consistant en sucre et café, etc. qui viennent d'autres états et qui baisseront de prix. De plus, l'état de Virginie est en pourparlers avec le Tenesse pour continuer le chemin de fer depuis K*ville* jusqu'en Virginie, et de grands meetings (assemblées populaires) ont eu lieu en Virginie pour cela, ce qui a contribué aussi à cette hausse, c'est l'émigration pour les Texas, qui a discontinué, je ne sais si on a eu de mauvais renseignements sur ce pays, par ceux qui y sont allés, ou si c'est à cause de l'avenir que donnent les chemins de fer à cette contrée que l'émigration a cessé; cependant, il y a toujours assez de fermes à vendre, j'en connais 4 près de la nôtre (...).

Mr Bayler de Lausanne a contribué aussi pour sa part au renchérissement des terres, il ne trouvait rien d'assez bon pour lui, et quand il a tout vu, il a fâché les propriétaires en méprisant leurs fermes et il a été obligé de retourner vers eux, et chaque fois qu'il retournait on les lui renchérissait. (...) A présent je dois vous parler un peu du pays, nous avons eu trois fois de la neige cet hiver. (...) Je crois vous avoir dit dans ma précédente lettre que les nuits étaient fraîches en hiver, mais elles sont variables (...). Knoxville prend tous les jours de l'accroissement, on bâtit des maisons, on les bâtit en carrons ou en planches, on fabrique les carrons en plein air: on pétrit la terre avec les cheveaux, puis on fait les carrons qu'on fait sécher au soleil, et quand ils sont secs, on monte le four en pratiquant des voûtes vers dans bas pour y faire du feu; on cuit aussi de la chaux en même temps dessus les carrons, tout cela est hors de terre et sans murs ni parois. (...)

Très chers parents, je crains de vous ennuyer par mes détails, mais je vous dirai encore que nous habitons l'ancien pays des Chéroquois, la prononciation anglaise est si ne me trompe Tcheiroquès; ils habitent maintenant sur les bords du delta du Missisipi, cependant il y a encore quelques Indiens dans nos environs, il en est venu cet hiver à Knoxville vendre je ne sais quoi. Ce sont les femmes qui portent les fardeaux ainsi que leurs petits enfants qu'elles portent sur leur cou, le mari ne porte que son arc et ses flèches. (...)»

Lettre du 20 décembre 1855, Hébenhézer, près de Knoxville

(...) «Vous me dites sur votre lettre que le bruit a couru chez vous que Mr Ch*nes* était mort[15], c'était bien la vérité. (...)

---

[15] «C.-*Adrien* (Chavannes) quatrième fils de François, né le 29 août 1809, fit ses études à l'Académie de Lausanne et fut consacré le 11 juillet 1833. Le 14 août suivant il épousa Anne-Françoise-Albertine-Charlotte Francillon, née le 12 mars 1810, et entra immédiatement dans la carrière pastorale par la suffragance de Poliez-le-Grand (...). Une maladie de larynx le força, en 1843, à renonce à toute prédication et il fit des études de forestier.

Le terrain hausse toujours de prix ici et, à moins qu'il n'arrive des calamités par ici, la hausse ne s'arrêtera pas encore, à cause des chemins de fer qui se font, et du grand nombre de maisons qu'on bâtit chaque année à Knoxville. Si la population s'accroît, les instruments de péché s'accroissent aussi, les cafés se multiplient, on a établit un jeu de quilles où on boit, des Allemands ont commencé à donner des bals, dernièrement des buveurs ont joué aux cartes puis se sont querellés et battus enfin à coups de couteaux, et l'un d'eux a été grièvement blessé et a eu le nez coupé, sa vie est en danger, et son adversaire en prison. (...)

J'ai entendu dire à des personnes qu'il y avait une grande cherté en Suisse et par conséquent beaucoup de pauvres; nous avons fait une petite collecte pour envoyer à nos frères pauvres du canton de Vaud (...)»

Lettre du 14 avril 1861, Hébenhézer, près de Knoxville

«(...) Vous me demandez des nouvelles politiques du pays; je peux vous dire que par la Grâce de Dieu elles sont bonnes. Le pays est tranquille, la république du Sud s'affermit. Mr le Président Lincoln[16] qui parlait de guerre avant d'entrer en fonctions trouve qu'il est plus facile de dire que de faire. La guerre a été bien près, mais le Seigneur a eu pitié de nous, (...). L'ancien président Mr Buchanan avait à la demande d'un certain nombre de chrétiens ordonné un jour de prières et d'humiliations pour la paix et la non-séparation des états du Sud; il a accordé la paix, mais la séparation a eu lieu[17] (...) Il y a je crois sept états qui se sont séparés, le Tenesse, que nous habitons, a voté pour savoir s'il voulair rester avec l'Union ou joindre le Sud: le vote a été presque'unanime pour rester avec l'Union; l'Etat de Virginie a voté il y a peu de temps pour demander des changements à la constitution et des garanties que je ne connais pas, mais je suppose que c'est pour leurs esclaves, et si ces choses leur sont refusées, ils joindront le Sud, dit-on. On dit aussi que si le Nord fait

---

En 1848, il émigra avec sa famille pour le Tennessee et s'établit à Knoxville, où il mourut, le 27 avril 1855, à l'âge de 46 ans.» (*Notes sur la famille Chavannes*, par ERNEST CHAVANNES, Lausanne 1882, p. 50.)

[16] Abraham Lincoln remporte les élections présidentielles le 6 novembre 1860, le gouvernement de son prédécesseur Buchanan étant devenu quelque peu impopulaire. Lincoln s'était fait le champion de l'Union, qu'il s'était promis de maintenir contre tout autre intérêt; or l'Union est fortement compromise dès d'automne 1859, date des premières opérations terroristes anti-esclavagistes du Nord dans le Sud. Le nouveau président tente au mieux – et avec habileté – de sauvegarder le plus grand nombre d'intérêts opposés, et n'ose plus se montrer aussi résolu qu'avant son élection.

[17] La sécession se produit officiellement le 18 février 1861. Les délégués de six états du Sud proclament à Montgomery (Alabama) les «Etats confédérés de l'Amérique», ils se donnent un président en la personne du militaire Jefferson Davis; le régime politique du nouvel état est semblable à celui de l'Union, quant à sa constitution, quoique plus autoritaire dans sa forme.

la guerre au Sud, tous les états à esclaves joindront le Sud, tout cela sont des on-dit. Cependant il faut qu'il y ait eu un revirement dans la politique de Mr Lincoln pour abandonner une question qui a déjà tant fait de bruit en étant à la tête d'un si fort parti. (...) Les billets de banque de la Caroline du Sud qui, dans le fort de la crise étaient refusés dans les payements circulent maintenant; en un mot, tout est tranquille. Cette tranquilité durera-t-elle, c'est ce que je ne peux pas dire[18], car vous savez qu'une étincelle peut allumer un grand feu, et les étincelles de discorde sont maintenant à l'ordre du jour dans le monde entier; je pense que vous avez été plus inquiets que nous au sujet de ces difficultés. Je lis quelquefois la Gazette de Lausanne et celle des campagnes, et je peux vous dire que ce que les journaux rapportent par rapport aux Etats-Unis sont des bruits exagérés et souvent faux. (...) J'ai un nègre libre pour domestique, c'est un bon ouvrier et un bon enfant. Je l'ai engagé pour 7 mois depuis le 1er mars, je le paye 14 dollars par mois, je lui fourni une maison avec jardin et son bois à brûler qu'il coupe et charrie lui-même, il se nourrit, il me paye 2 dollars par mois pour nourrir sa vache pendant le temps qu'il travaille pour moi. (...)

Un de nos voisins qui est venu chez moi aujourd'hui m'a dit que l'Etat du Texas est en révolution[19]: une partie veut se joindre à la république du Sud, l'autre partie veut s'ériger en république indépendante. (...)

pour toute la famille

AGouffon»

---

[18] Gouffon semble peu informé des événements, puisque le climat de guerre latente a déjà dégénéré au moment où il écrit. Le 12 mars, les Sudistes créent un incident militaire qui va contraindre Lincoln à riposter par la force, sans doute à contre-cœur: c'est l'épisode connu du fort Sumter. Le fort en question appartient à l'armée de l'Union; après bien des hésitations, Lincoln décide de ravitailler et porter secours discrètement à la garnison assiégée par les rebelles Sudistes. Le fort tombe le 12 avril (rappelons que la lettre de Gouffon date du 14). Le président adoptera dès lors une attitude plus ferme, la riposte s'imposant, et la guerre ne peut plus être évitée.

[19] Il est exact que le Texas était en pleine effervescence (depuis le 2 décembre 1859 déjà) ainsi que la Caroline du Sud, conséquence de la psychose terroriste causée par des attentats abolitionistes (cf. note 16). Ce qui échappe sans doute à Gouffon, outre l'imminence de la guerre fratricide, ce sont les déchirements tout proches, ceux du Tennessee notamment. La volonté de coercition envers les Sudistes manifestée par l'administration Lincoln avait mécontenté plusieurs états voisins indécis, et les fit basculer dans le camps des Sécessionnistes (Virginie, Arkansas, Tenesse, Caroline du Nord, au mois d'avril). Précisons que si le Texas est entré en sécession le 1er février 1861, le Tennessee fera de même le 7 mai de la même année, c'est-à-dire parmi les derniers, ce qui laisse supposer que l'opinion était particulièrement divisée, et les luttes très vives, bien que Gouffon semble ignorer l'activité politique, ou encore la minimiser. Les Sudistes comptent dès lors onze états bien décidés à se battre sans merci.